

Michèle Ramond, *La Mer Rouge ou l'épreuve du Deux*, essai-fiction, Paris, L'Harmattan, coll. « Créations au féminin », 2014, 161 p.

Ce titre du beau livre de Michèle Ramond nous offre aussitôt une indication géographique qui s'accompagne de paysages et de couleurs et une énigme qui suscite notre interrogation : qu'en est-il de ce deux et de l'épreuve du Deux ? Le sous-titre « essai-fiction » n'est pas moins suggestif car il rassemble ce qui est souvent séparé, à savoir l'essai et la fiction. Autant de signes qui pointent vers la singularité de l'approche de ce texte : tenir ensemble la réflexion (et une certaine voix dans la réflexion) et la fiction à savoir l'imagination, l'invention, le récit. Comment ? Peut-être que d'autres se sont exercés et s'exercent dans ce genre hybride, mais ici le ton et la voix prennent une importance tout à fait remarquable : il s'agit bien de faire entendre et de se faire entendre. D'une invitation à entrer sur la scène du Monde par une autre entrée, à savoir à travers une vision irréductible à des simples dyades qui s'affrontent en s'opposant. Cela signifie deviner et entendre le récit d'espaces intérieurs et extérieurs auquel on accède tantôt en réalité tantôt en rêve, ici par une écriture qui s'aventure à dévoiler ce qui se dérobe derrière une porte, au bout d'une route, devant ou derrière une fenêtre. Et partout toujours, la Mer Rouge, comme figure, mythe, horizon, fond de scène.

Ce qui relie les chapitres-essais de ce livre est une couleur qui comme la Mer Rouge unit-sépare des continents, des êtres, des histoires. La couleur rouge et la mer sont des mots-paysages, métaphores qui transportent vers des espaces proches et lointains. Intérieur et extérieur ne constituent pas des dimensions antagonistes, opposées, au contraire elles se suivent et s'entrecroisent. Dans cette succession il n'y a aucune concession à la rêverie et à l'évasion, même si de temps en temps, il y a des moments de trêve, et tout s'éclaire de la lumière de la joie retrouvée.

Certaines voix de la philosophie postmoderne et poststructuraliste et d'autres provenant du féminisme ont alerté sur la tendance à la convergence centralisante et homogène de la pensée de l'Un-Même sujet auto-référentiel qui en excluant l'Autre, instaure la domination de l'un sur l'autre. Ensuite la différence des sexes, bien que mettant en cause la structure phallogocentrique, est à son tour limitée par une interprétation fermée de la binarité masculin / féminin, homme / femme, ce qui paraît une entrave au déploiement de la pluralité et diversité des identités sexuées.

Dieu-deux n'est pas dans l'essai de Michèle Ramond une citation déguisée de cette discussion philosophique mais bel et bien un spectre inquiétant qui circule dans ce monde, il hante subrepticement nos pensées ainsi que les actes de notre vie quotidienne. Car dieu-deux régit les systèmes de pouvoir, économique et politique.

Cependant ces essais-fictions ne se présentent pas comme l'énième analyse de l'état du monde, qui tente de répondre au mieux à nos interrogations angoissantes. Michèle Ramond nous met, qu'on le veuille ou pas, devant l'état du monde : monde bouleversé, violent, secoué par les effets dévastateurs du deux (Dieu Deux). Un concept, pourrait-on dire ; est-ce un concept qui peut conduire au désastre ?

Quels sont les (mé)faits du Deux et comment en sortir (du dieu-deux?) : « le Deux qui ne vit que des conflits qu'il anime et qu'il entretient [...] Sortir du Deux permettrait enfin de dénoncer cette hypocrisie qui consiste à voir toujours, comme dans un western, des bons et des méchants qui s'affrontent » (p. 10). Ce n'est ni un simple constat, une énumération des désastres, ni une plainte nihiliste ou une vaine interrogation sur « un monde meilleur », rien de tout cela. L'énumération est un rappel lucide de tous ces événements qui défilent sur les écrans, les pages de journaux, dont les échos nous parviennent de façon plus ou moins percutante, et qui nous laissent plus ou moins indifférents. Car il est très difficile de nos jours de s'attarder sur le sens de ce qui arrive, et évaluer le paysage du monde, la complexité et la densité de ce qui n'est souvent que de l'information,

rarement un événement. On ne peut que constater la difficulté de faire le tour du monde, et cela au moment où on ne cesse de rappeler les effets de la mondialisation-globalisation au niveau économique, politique, social.

Chez Michèle Ramond la parole poétique, l'écriture est une mise en alerte, une parole alarmée. Comme elle nous dit dès le prologue : *ce monde est un monde éclaboussé de sang.*

MR passe en revue les nouvelles et note : une série de faits divers (la chronique quotidienne du monde global) qui devraient éveiller et remuer les esprits, susciter des indignations, des actes de parole, des écrits. Un nombre impressionnant de news souvent déjà mises aux oubliettes, digérées et évacuées. Ici les anciennes nouvelles sont rapportées, accrochées les unes aux autres, dans une analyse impitoyable des faits. À cette vitesse, on n'a pas le temps de se relever du choc. Car cette énumération rend bien compte de l'état d'ébranlement, transmet la vibration de l'indignation face à l'inacceptable. En effet, me dis-je, nous ne pouvons pas dire que nous ne savions pas. Même dans un « essai » le ton ne peut pas toujours être celui de l'analyse tranquille et paisible dans son cabinet, bureau ou chambre. Le ton de ces pages est le ton au-dessus, celui de la voix qui s'élève, qui redoute les silences complices, trop commodes, consentants et complaisants. Donc, pas de complaisance, pas d'indifférence pas de faire semblant : « nous avons là un bel aperçu de la gangrène qui ronge le Dieu Deux, qui ne laisse moralement indemnes ni les fauteurs bien visibles des crimes contre l'humanité qui soulèvent jour après jour notre indignation, ni les Nations, États, gouvernements et autres dignitaires, au sommet de la pyramide sociale, politique et financière, qui laissent se commettre de tels crimes. » (p. 12). Ne-sont-pas-oubliées les filles et femmes nigérianes, enlevées, séquestrées, violées par Boko Aram, ne-sont-pas-oubliés les Indiens des plaines, ni les Touaregs du MNLA, ni la Terre promise, ni la Palestine et la Nakba et son immense poète Mahmoud Darwich.

L'auteure ne se contente pas de savoir et de faire savoir, elle ressaisit : elle insiste pour qu'on ne soit pas simple lecteurs ou lectrices. Il nous faut être alertes pour la suivre à travers ses voyages à travers le monde d'aujourd'hui, mais aussi les faits d'hier aujourd'hui, des poèmes anciens et nouveaux, des corbeilles de couleurs chatoyantes et chaudes dont la Dame du Jardin, Louise Moillon, connaît le secret. Vers ce passage périlleux de la Mer Rouge, si elle s'ouvrait à nouveau.

« Que pouvons-nous entreprendre pour sauver le monde ? » (p. 19) : qui oserait poser encore et toujours cette question ? Presque impudique ! Pourtant elle dit ce qu'on ne se dit que trop rarement, ou en tout cas que l'on entend trop rarement. Ici c'est écrit, c'est à lire, pour dit-elle « créer une plage de ressaisissement où il deviendrait impossible d'exclure l'Autre. » (p. 23)

MR Mère Rouge ? Rouge couleur sang, couleur vie, mais aussi couleur symbolique de luttes et d'étendards, mais ici couleur des fruits savoureux et étincelants de la peintre Louise Moillon et de son compagnon inattendu, de l'autre que MR a bien voulu lui envoyer, en messenger pour « ébaucher une rencontre amoureuse irréaliste et anachronique. » (p. 23)

Car, finalement, Le Deux n'est pas que du Dieu-Deux, pas à signification unique, d'autres êtres, singuliers, magiques, poétiques vont surgir : des personnes humaines, femmes, hommes, qui ne se laissent soumettre ni à l'UN ni à Dieu-Deux. Elles ou ils viennent de ce monde hybride et partiellement invisible qui est celui de l'art, de la fiction, de la poésie. Elles-ils traversent les temps, les espaces. Ou plutôt se retrouvent dans les parages du récit par l'imagination qui les a pensés, aimés, envoyés. Grâce à l'hypothèse que les artistes et les poètes peuvent formuler et qui sonne ainsi : et si ... et si Mahmoud avait rencontré un jour Louise

Ainsi les textes et chapitres de ce livre sont autant d'essais, à savoir des tentatives de laisser vivre-apparaître ces autres qui seraient capables de démentir les pires pronostics du dieu-deux. On peut saluer et suivre le pas du voyageur dont le nom hésite entre plusieurs, c'est qu'en réalité son identité n'est peut-être pas une, pas concentrée et unifiée mais parsemée, suscitée par des intuitions, des aperçus de personnages, personnes, poètes, autant d'êtres pouvant composer ces différences sexuelles à l'épreuve du deux, et par delà. Dans ce paysage mémoriel et textuel il y a la maison mère, la gardienne du temps auquel le voyageur parvient dans l'illusion de retrouver les traces de la maison délaissée et détruite : « le seul monde habitable depuis longtemps perdu et oublié »(58). Comment faire revivre la maison et le jardin d'enfance ? Ces êtres, qu'ils-elles s'appellent Mahamoud, Louise, égotiste, aventurier, dame du jardin, en connaissent le secret. Celui que ces

pages poursuivent font circuler, avec une légère teinte mélancolique, sur la crête qui partage la joie montante et l'intuition de la perte. Savourer des mots-fruits, chercher les sensations délicates de la couleur exacte, couleur à toucher-goûter : « l'abricot, ensuite, raffiné et beau, d'un jaune tourtereau, rempli de pulpe, et son parfum de santal, loin du pays, Damas, l'abricot lointain poussé là au jardin, lui aussi fendu, lui aussi fessu il te tente. » (id.). Du côté de l'essai plus « théorique » que fictionnel, moins visionnaire, se poursuit avec ténacité la réflexion sur l'état du monde, à savoir le paradigme du masculin/féminin qui se situe au sein des cultures, des religions, des sociétés. Ce n'est pas l'énième constat d'une structure hiérarchisée de pouvoirs, c'est plutôt l'épreuve d'insoumission à une pensée dominante et consensuelle. Certes il ne suffit pas de réitérer qu'il ne s'agit pas de différence biologique, mais comment ne pas se poser la question de la persistance d'inégalités, injustices, violences qui visent les femmes et aussi les homosexuels, gays, et transgenre, transsexuels ? Dans quelles sociétés ? « tous les perdants ne sont pas des femmes »! (66) « il y a parmi les hommes, des justiciers, des humanistes, des pacifistes, des visionnaires, des amoureux. » (67) ; l'idée n'est pas de réévaluer le masculin mais de réfléchir sur plusieurs plans et plusieurs directions à la fois sans retomber dans des dualismes réducteurs ou dans l'in/différentialisme néo-libertaire/libéral. La tâche est très ardue car il arrive souvent que l'on escamote un aspect ou un autre au cours d'une lecture qui tient plusieurs fils d'un entrelacement compliqué de réalités, textes, langages, désirs. Comment renoncer au féminin en prenant le soin de le dissocier de la symétrie hiérarchisé masculin/féminin ? Se/nous demande-t-elle. A ce propos Ramond reprend le cheminement autrefois initié par Irigaray en rappelant : « c'est dans le détail que réside le féminin, dans le détail qu'il se réfugie ou qu'il s'embusque, et c'est le dépouillement minutieux de la littéralité, l'exégèse subtile des histoires qui nous permettront de voir agir du féminin au cœur des récits, des énoncés, des compositions, des intrigues, des légendes et de toutes les formes. » (66). Ces détails en catimini seraient-ils le contre-chant ou contre-récit, de discours, images, récits « majoritaires » encore et autrement hégémoniques ? Même en essayant de se défaire des dualismes on serait contraints de prendre en compte d'autres partitions molaire / moléculaire, majoritaire / minoritaire. Car on n'en a pas fini avec le Deux. Mais il y a des exceptions, des cas (comme disait Cixous dans *Le rire de la méduse*). Michèle Ramond nous offre dans ce livre ces figures, ces guides, capables de conduire vers d'autres voies de pensée, une pensée foisonnante, imagée, riche en couleurs et goûts. Ces êtres, tantôt féminins tantôt masculins, n'hésitent pas à abandonner leurs espaces habituels de réflexion, pour descendre dans le monde des autres, comme la femme « je », étrangère, qui suit le groupe des femmes manifestantes à Addis Abeba au risque de sa vie et de l'emprisonnement, c'est là que la voix devient cri, haut et fort et joyeux, contre toutes les violences, les injustices et les dominations.

Nadia Setti
21 avril 2016